

Basculera?

Basculera pas ! L'espoir renaît. Pas de scoop morbide pour les journalistes étrangers. Pas d'hôtel de ville ou de maison communale pour le FN ou le Vlaams Belang, pas même à Anvers, objectif symbolique. Là - et à Charleroi, Gand, Bruxelles - des artistes sont entrés en résistance. Tom Barman monte l'opération 0110, avec Adamo, Arno, Axelle Red, et bien d'autres. Côté arts plastiques, ce sont Luc Tuymans et ses complices. De ville en village, la compagnie Arsenic promène un camion-spectacle où la critique acerbe et frontale alterne avec le propos distancié.

« Voter extrême droite n'est pas un vote comme les autres, c'est un vote contre la démocratie, un vote dangereux », dit Jaco Van Dormael. Certes, mais où en est la démocratie? N'insistons pas sur les bilans et programmes des partis sollicitant nos suffrages (la culture en était absente et la médiocrité des affiches et autres messages, affligeante), ni sur l'éthique des sondages et arrangements pré-ou-post-électorales. La TV et les grands médias ont-ils assez suscité le débat, encouragé et permis la réflexion? Si les militant(e)s de la Ligue des droits de l'Homme et de « Pour que vive la démocratie » se sont dépensés sans compter, on aurait aimé que davantage d'intellectuels, de philosophes, scientifiques, écrivains, artistes, soient présents et actifs, dans leur rôle. L'avenir de la démocratie est à ce prix.

Ne nous leurons pas: la bête n'est pas morte! Elle a fait des petits, d'Ostende à Beringen, et des nichées s'ébrouent dans le sillon post-industriel wallon. En Europe, des millions de gens a priori normaux votent désormais contre la démocratie ou négligent de s'exprimer! Nos amis de Kunst en Democratie viennent de publier un ouvrage (1) qui analyse cette attitude.

L'histoire bégaye: il y a cent ans, on se battait pour le suffrage universel (il ne l'est chez nous que depuis 1947). Et il n'y a qu'un demi-siècle que le nazisme a été vaincu. Aujourd'hui, en Israël, l'extrême droite accède au pouvoir, au grand jour. Nos gouvernants qui, en un autre temps, se demandaient si l'on pouvait, éthiquement, skier en Autriche et qui, il y a peu, diabolisaient le Hamas, se taisent dans toutes les langues!

La journaliste russe Anna Politkovskaïa, qui s'est élevée contre la guerre en Tchétchénie, a dénoncé les dérives de la politique de son pays et n'a pas accepté de se taire, vient d'être assassinée. Treize journalistes politiques l'ont été en Russie depuis 2000. À Bayeux, en Normandie, on a dressé des stèles, blanches, portant les noms de 2000 journalistes, photographes, cameramen morts dans l'exercice de leur profession. Pendant combien de temps encore pourrions-nous parler de liberté d'expression?

Georges Vercheval

(1) Bart Caron, Ann Demeulemeester, Filip De Rynck, Carl Devos, Dries Verlet, Gie Goris, Guy Cassiers, Mark Suykens, *Goesting in democratie. Over de interactie tussen de kiezer en lokaal beleid, cultuur en middenveld*, Bruxelles, septembre 2006.



Philippe Coumans, *Tentes dans l'Eglise Saint Boniface, Ixelles, 2006.*

n°16 octobre-novembre-décembre 2006

Sommaire

- Culture ET Démocratie _____ 2
Où il est question de ma grand-mère,
de liberté et d'art contemporain
- Culture et Universités _____ 3-5
Seul le cinéma
Un artiste en résidence
L'art et la culture dans les universités
et facultés
- Art et Ecole _____ 6
La Danse à l'École
- Art et Société _____ 7
Pour un art critique
- Art et Solidarité _____ 8
La culture à la rencontre des plus pauvres
Quels sont les liens entre Art et Santé?
- Pratiques culturelles _____ 9
Dix ans de *Culture pour tous* au Québec
Le Théâtre des Tanneurs, une scène
à la rencontre des publics _____ 10
« Petits lieux » de programmation culturelle:
initiatives privées d'intérêt général _____ 11
- Dialogue interculturel _____ 12
Musique plurielle, où la musique devient
message d'universalité
- Côté « images » _____ 12
Sans papiers

OÙ IL EST QUESTION DE MA GRAND-MÈRE, DE LIBERTÉ ET D'ART CONTEMPORAIN...

En guise de préambule, je voudrais vous raconter ce récit que je tiens de ma grand-mère et que j'ai soigneusement conservé dans mon dictionnaire personnel...

Alphonsine, c'était son nom, vivait au début du siècle dernier dans une isba isolée, perdue quelque part dans l'immensité des plaines de Russie. En hiver, lorsque le silence du crépuscule tombait et que la nuit avait tout effacé de son ombre, épargnant à peine les reflets de la lune retenus par les troncs argentés des bouleaux, à ce moment précis donc, ma grand-mère ressentait l'angoisse de celui qui aurait été dehors, privé de tout repère, seul dans ce noir absolu. Elle dressait alors la table et y ajoutait un couvert supplémentaire destiné à ce visiteur improbable, ce convive inconnu à qui elle lançait, soir après soir, la même et tacite invitation.

Nous connaissons mal les mécanismes de la mémoire et que savons-nous de ceux qui produisent le déclin des idées? Si rien ne me prouve que cette histoire soit en rapport direct avec la façon dont j'ai souhaité m'impliquer dans « l'écriture » des Brasseurs, ce centre d'art contemporain que j'ai co-fondé à Liège, il y a treize ans, rien ne me prouve non plus l'inverse. Je parierais donc sur cette dernière proposition traduite et déclinée sous la forme d'une filiation d'attitudes, d'une transmission de valeurs et de comportements, quel que soit le domaine qui nous occupe et l'activité qu'on exerce. Dresser la table ou organiser des expositions, mais ne jamais fermer les portes.

Dans cet esprit, les Brasseurs ont donc imaginé être un lieu ouvert à toutes les facettes de l'art contemporain, sans hiérarchie, sans cloisonnement. Un lieu où l'artiste ne décore pas une salle mais façonne l'espace à son image, en toute liberté, sans souci de respectabilité, de notoriété ou de rentabilité.

Laboratoire plutôt que vitrine, chantier aussi, les Brasseurs ont ainsi proposé à plus d'une centaine d'artistes de présenter les fruits d'une réflexion sous la forme d'une exposition conçue non comme une fin en soi mais une étape dans un cheminement avec tous les risques que cette démarche suppose. La liberté se conquiert, elle n'est jamais acquise.

Les Brasseurs: îlot de résistance? Peut-être. Tentative en tous cas pour réhabiliter la parole des artistes malgré l'asphyxie d'un monde, comme le dit Marcel Broodthaers « voué à la publicité, à la surproduction et aux horoscopes », un monde dont on les a isolés en les regroupant dans des foires, des fonds, des fondations, des galeries, des centres aux sigles impossibles, inféodés au pouvoir de l'argent, du marché, des tendances et réservés aux « initiés ».

Et cependant, à l'heure actuelle, ceci est la voie royale, celle qui mène au Top Ten de l'Art, celle où l'artiste expose, vend et vit parfois de son art. Sans elle, pas de salut! Restent alors la débrouille et un bon carnet d'adresses ou le chômage... Impasse sans issue. Constat trop souvent fait. Réalité décourageante. N'y a-t-il pas d'autres choix?

Je rêve souvent d'un monde où l'imagination aie réellement droit de cité et force de loi et qui entende ses artistes non pas dans des cénacles mais là où les décisions se prennent, dans les comités d'éthique, dans les tribunaux internationaux, dans les organismes mondiaux qui gèrent l'environnement, l'économie, l'humain et le social...

À l'heure où l'Europe se transforme en forteresse, où les frontières se resserrent sous les bannières des individualismes, où la crainte de l'autre est attisée par le fanatisme, n'est-il pas en effet paradoxal de se priver de la parole de ceux qui, depuis toujours, décortiquent la réalité, combinent

les possibles et créent d'autres voies? Continuerons-nous longtemps encore à tenir les artistes pour de « drôles de saltimbanques » et à rendre hommage « à leurs perceptions si pertinentes » de préférence à titre posthume? En avons-nous peur? Sans doute.

Le fragile équilibre de la démocratie dont la liberté d'expression est une des pierres de base me paraît dès lors bien vacillant. Car, comme l'exprimait Picasso: « Que croyez-vous que soit un artiste? Un imbécile qui n'a que des yeux s'il est peintre, des oreilles s'il est musicien? (...) Bien au contraire, il est en même temps un être politique, constamment en éveil devant les déchirants, ardents ou doux événements du monde, se façonnant de toutes pièces à leur image. Comment serait-il possible de se désintéresser des autres hommes et, en vertu de quelle nonchalance ivoirine? (...) Non, la peinture n'est pas faite pour décorer les appartements. C'est un instrument de guerre offensive et défensive contre l'ennemi. »

L'art contemporain, vivant, actuel, celui qui est synonyme de creuset, de créativité, d'agitateur de neurones, de bouillonnement pour la pensée, de vecteur d'énergie donne raison à Picasso et dans une société tout occupée à se cadenasser, donnons-lui enfin et réellement les moyens de faire sauter quelques verrous... Notre démocratie en a grandement besoin et il est temps!

Dominique Mathieu

Les Brasseurs

Centre d'art contemporain à Liège



Vincenzo Chiavetta, *Feuille de renseignements*, La Louvière, 2006, original en couleurs.

La Lettre de Culture et Démocratie

Depuis décembre 2005, Culture et Démocratie envoie, chaque mois, à tous ceux dont nous avons les courriels une Lettre électronique. Son objectif est d'être un outil efficace, facile et rapide d'échange d'informations, de réflexions et d'expériences. Entre chaque parution du Journal, elle publie les informations, dernières nouvelles, petites annonces, réflexions, opinions, humeurs, coups de cœur... qui nous sont communiquées, du moins si elles ont un lien avec la culture, et si elles s'expriment dans un esprit démocratique.

La lettre se présente comme une sorte de « sommaire » qui permet de repérer facilement les articles qui vous intéressent et renvoie à la version intégrale publiée sur le site (www.cdkd.be). Nous invitons tous ceux qui désirent recevoir La Lettre de Culture et Démocratie à nous communiquer leur adresse électronique à cultureetdemocratie@scarlet.be.

SEUL LE CINÉMA

Au cinéma, c'est toujours l'autre qui est sur l'écran. C'est un visage qui me regarde, que je regarde. Nous sommes là, lui et moi, l'un devant l'autre, l'un hors de l'autre, dans un face à face absolu. L'autre me semble d'autant plus autre qu'il ne me dit rien de sa vie intérieure, de son monde mental, de ses convictions, de ses croyances, de ses sentiments, de son âme. Obstinement, la caméra reste à l'extérieur de lui, braquée sur son visage muet comme une façade. Je ne sais rien de ce qu'il pense, à moins qu'une voix intérieure ne le dise avec des mots qui ne sont pas les siens, mais ceux de l'auteur. Et pourtant, je le comprends.

Le cinéma me permet de voir le monde avec ses yeux, d'entendre ce qu'il entend, de ressentir certaines choses - l'amour ou l'injustice par exemple - comme il les ressent. Le cinéma noue entre lui et moi une complicité, un échange se produit, quelque chose passe, ineffable. Un je-ne-sais-quoi, un presque-rien qui anime son visage, un tressaillement imperceptible, un changement d'intensité du regard, une respiration qui, soudain, se retient. Je devine un sourire avant qu'il ne s'esquisse, une larme avant qu'elle ne se forme. Je perçois la colère qui embrume son visage impassible, je vois la peur dans ses yeux avant même de savoir ce qui l'effraie, je ressens l'amour qui l'anime sans connaître l'êlu de son cœur. « Si j'étends le bras, je te touche, intimité. Je compte les cils de cette souffrance. Je pourrais avoir le goût de ses larmes », écrivait Jean Epstein en 1920.

Puissance du gros plan, de la photogénie, de la durée qui passe ou de l'instant insaisissable qui impriment sur ce visage les remous de son âme, et en disent plus que toute parole. Puissance du cinéma qui peut me faire entendre les mots que l'autre ne dit pas, qui fait parler le silence, qui fait parler les visages. « Nous n'avons pas besoin de mots, disait Gloria Swanson dans *Sunset Boulevard*, nous avons nos visages ». Même parlant, le cinéma a toujours été muet.

Au cinéma, ce n'est jamais l'autre qui est sur l'écran. C'est une image. À la différence de la peinture ou de la photographie, seul le cinéma me place devant une image qui me regarde et aux yeux de laquelle j'existe, j'éprouve mon existence dans la relation singulière que j'ai avec elle. Parce qu'au cinéma l'image naît de la lumière, la lumière qui a impressionné la pellicule, la lumière qui projette sur l'écran l'image de l'autre, la lumière qui, réfléchie par l'écran, fait retour sur mon propre visage, comme dans ces nombreuses scènes de films où l'on voit un personnage regarder un film que l'on ne voit pas mais dont le miroitement lumineux se projette sur sa face. Échange à nouveau, échange de lumières, je vois la lumière qui fait apparaître le visage de l'autre et qui en retour illumine le mien, à ses yeux. Entre lui et moi la lumière passe, qui le révèle à moi et me révèle à lui, qui le touche et me touche, comme la grâce de la Jeanne d'Arc de Dreyer vient toucher le visage de Karina dans *Vivre sa vie*, et la fait pleurer.

Seul le cinéma, dit Godard au début de l'épisode 2A des *Histoire(s) du cinéma*, a su se

confronter à la grande Histoire. Parce que là où la télévision, même en 16/9, la réduit au cadre étroit du petit écran et la saucissonne de publicités, le cinéma l'agrandit et la grandit, la projette, la donne à voir en grand sur l'écran. Parce que là où la télévision réduit l'Histoire aux faits divers de l'actualité, le cinéma la constitue par le montage. Faire du montage, c'est associer ce qui est disjoint, c'est raccorder ce qui est séparé, c'est créer de nouveaux rapports entre le passé et le présent, entre le proche et le lointain, entre le même et le différent, comme le fait Hou Hsiao Hsien dans *Three Times* où les mêmes acteurs (Shu Qi et Chang Chen) interprètent trois histoires d'amour à trois époques différentes (1966, 1911 et 2005), tissant entre elles l'étrange ressemblance de leurs visages.

Seul le cinéma peut ainsi faire surgir la ressemblance dans la dissemblance, et donner un sens à la phrase de Claude Lévi-Strauss : « Ce ne sont pas les ressemblances, mais les différences qui se ressemblent ». Là où la télévision recouvre le monde du voile de l'indifférence, seul le cinéma, aujourd'hui, fait exister la différence entre les uns et les autres, entre les victimes et les bourreaux, entre les repus et les exclus, entre les obèses et les affamés, entre le Nord et le Sud, entre l'Occident et le reste du monde. En même temps que, seul, le cinéma fait exister l'autre devant moi, moi devant l'autre, fait voir ce qui nous rassemble autant que ce qui nous ressemble, et projette de la lumière entre nous.

Marc-Emmanuel Mélon,

Université de Liège. Service Cinéma et arts audiovisuels

UN ARTISTE EN RÉSIDENCE

Succédant à Pierre Bartholomé et aux frères Dardenne, Pietro Pizzuti, comédien, metteur en scène et auteur, a été invité en 2005-2006 comme « artiste en résidence » dans la cité universitaire de Louvain-la-Neuve. Le succès de cette formule encourage l'université à développer cette expérience enrichissante tant pour les étudiants que pour l'artiste. Cette année, c'est au tour de Bernard Focroulle et Fabrizio Cassol de répondre à l'invitation.

Pietro Pizzuti a relevé ce défi avec l'enthousiasme qu'on lui connaît. Il a conçu son séminaire comme une introduction aux rudiments du théâtre sous forme d'exercices pratiques. Une quarantaine d'étudiants ont suivi ce cours à options de 30 heures intitulé « Mineure en culture et création », ouvert à toutes les facultés. Le processus a abouti, en fin d'année, à la présentation publique d'un exercice théâtral. Le comédien nous livre ses impressions : « *C'était très épanouissant car c'était, pour moi, une manière de vérifier que le théâtre est un médium qui permet à l'être humain de sortir de son isolement individualiste... J'ai eu l'impression de débarquer sur une autre planète où il était vital de créer une connexion*

avec des choses enfouies en chacun, sans avoir besoin de résultats objectifs liés à un savoir ».

Au cours de ce séminaire de théâtre, un travail et une évaluation à plusieurs niveaux ont été réalisés : en chacun de soi, entre les participants et en dehors. Les étudiants ont été poussés à sortir des schémas convenus, du formatage habituel de leur formation, de ce langage codé, académique, d'un temps qui est géré, pensé, structuré. Ils sont allés chercher les ressources qu'ils avaient en eux et les ont partagées. Ils se sont investis et, au fur et à mesure, sont sortis de leur passivité et se sont dévoilés. L'art est chaos et ce chaos est constitutif de l'être humain. L'art doit le revendiquer ! Il est gratuit, il est désorganisé, déstructuré.

Le séminaire a permis à « cette chose » de s'enclencher chez tous les participants : le fait d'assumer des facettes de soi-même à l'intérieur d'un objectif commun pour les rendre opérationnelles. L'objet artistique a sollicité des parties spécifiques : le regard que je porte sur mes moyens au moment où je m'exhibe devant les autres. Ce qui est propre à l'acte artistique ou créatif, ce sont les zones touchées qui nous sont personnelles. Il n'y a pas la même distance ailleurs, là où les connaissances font

tampon, référence. Ailleurs, l'objet sert de refuge ; dans l'objet artistique, l'objet c'est soi-même.

L'enjeu est éminemment humain ! Le savoir, le cours académique, la société créent des séparations entre les choses, font que les humains ne se frottent pas ! Tandis que le théâtre permet la rencontre et, dans ce cas, elle a été violente, riche et humaine.

Il est impensable de continuer à priver le cursus formatif de mettre à jour, à un moment donné, des capacités d'inventions, de solliciter une production tout à fait personnelle (ni lue, ni recopiée), de l'assumer et la montrer comme telle. Pour 90% des étudiants, il était impensable de proposer un geste personnel. Ils ont une énorme difficulté à dire ce qu'ils pensent... Il était moins une !

Le rôle de l'artiste à l'université est d'agir comme « révélateur ». Il faut le laisser libre de déborder, casser la structure (au sein du séminaire). Il faut continuer et apprendre aux étudiants à connecter leurs moyens à un acte personnel et à entrer en relation avec les autres. Cela devient d'autant plus fondamental que la structure est de plus en plus déshumanisée.

Entretien réalisé par Sabine Verhelst

L'ART ET LA CULTURE DANS LES UNIVERSITÉS ET FACULTÉS

Tour d'horizon: Culture et Démocratie s'est penchée sur la question de la culture dans les universités et facultés francophones. Quelles « pratiques culturelles » ces institutions consacrées à la découverte et à la transmission des connaissances proposent-elles à leurs étudiants? Quelles places réservent-elles à l'art et à la créativité? Comment se positionnent-elles dans le paysage culturel de leur ville, région ou province? Longtemps cantonnées dans leur tour d'ivoire et dispensant une formation « académique », les universités semblent aujourd'hui se réveiller et prendre conscience du rôle de l'art et de la culture pour leurs étudiants. Depuis quelques années, des ponts vers les acteurs culturels sont jetés, la pratique de disciplines artistiques et les projets émanant des étudiants sont encouragés et des initiatives innovantes voient le jour.

É tudier, ce n'est pas créer, mais se créer, ce n'est pas créer une culture, moins encore créer une culture nouvelle, c'est se créer, dans le meilleur des cas, comme créateur de culture ou, dans la majorité des cas, comme utilisateur ou transmetteur averti d'une culture créée par d'autres... Étudier ce n'est pas produire, mais se produire comme capable de produire (1).

L'Université se doit de reprendre sa part de l'activité culturelle directe ou induite qu'elle est capable de générer grâce aux talents multiples et variés et au patrimoine culturel inestimable qu'elle recèle, déclarait Bernard Rentier, recteur de l'Université de Liège, lors de la rentrée académique 2005. La recherche, l'éducation et le service à la société sont les fonctions principales de ces institutions. Elles forment des femmes et des hommes à être des acteurs compétents dans leur discipline, ouverts au monde, responsables, et développant un sens critique. Elles se veulent pôles de recherche, de réflexion, de transmission de connaissances, de savoirs et promotrices des arts et de la culture. *Il est assez naturel*, explique Martine Van Elslande de l'Université Mons Hainaut, *de penser que la culture est présente à l'université. En effet, le terme université vient du latin universus « totalité, ensemble ». On ne peut dissocier la culture de l'enseignement, qui forme donc une globalité de pensée. La culture, a dit Edgard Morin, c'est ce qui relie les savoirs et les féconde. Cette réflexion peut bien évidemment valoir pour tous les niveaux d'enseignement.*

Retrouver une place centrale pour la culture à l'université est un enjeu de taille! En effet, les étudiants qui fréquentent les auditoriums aujourd'hui se profilent pour occuper des places à responsabilité dans la société de demain. En plus d'un savoir et d'un savoir-faire, ils devront acquérir durant leur parcours un savoir-être. La culture, dans sa dimension artistique et créative, est un moyen privilégié pour y arriver. Parce qu'elle est porteuse de changement, d'ouverture, d'épanouissement, de liens, d'intégration.

Nous avons voulu mettre en lumière ce que les neuf institutions universitaires de la Communauté française, chacune avec son histoire, sa raison d'être ou son implémentation géographique, proposent comme dynamique ou vision culturelle. Il ne s'agit pas d'être exhaustif mais de donner un éclairage sur certaines actions qui, par leur caractère intégré, participatif ou innovant, nous ont semblé particulièrement pertinentes.

Formations spécifiques dans le cadre du cursus

La culture à l'université peut être abordée sous plusieurs angles. Prenons tout d'abord la question de son intégration dans les programmes de cours. D'une manière générale, les facultés de sciences humaines développent, à travers les matières dispensées, une approche plus culturelle. Des artistes ou opérateurs culturels sont invités pour intervenir auprès des étudiants, dans le cadre d'un cours de littérature, d'histoire de l'art, de philosophie, de cinéma ou de critique des productions culturelles. Les Facultés Universitaires Catholiques de Mons (FUCaM) font ainsi « pénétrer la culture dans les auditoriums » en organisant des rencontres entre les étudiants en sciences humaines et sociales (orientation information et communication) et des acteurs culturels de la région.

Mais qu'en est-il de la sensibilisation à la culture dans les autres sections? *Dans les faits, force est de constater que cela n'est pas aussi évident que cela. (...) Les facultés de sciences exactes peuvent entraîner chez l'étudiant un rejet de tout ce qui ne participe pas à son progrès scientifique. Il existe pourtant bien une véritable culture scientifique, mais on ne peut rien enseigner à autrui, on ne peut que l'aider à le découvrir lui-même (Galilée)* nous accorde Martine Van Elslande, de l'Université Mons-Hainaut.

À l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve, un concept innovant pour toucher les étudiants de toutes les disciplines existe depuis 2005. Les bacheliers de 2ème et de 3ème année s'inscrivent, depuis la réforme de

Bologne, à des mineures, une série de cours hors faculté, qui représentent la moitié des crédits nécessaires à l'accomplissement de leur année. L'une d'elles, intitulée « Mineure en culture et création » vise une réflexion critique sur la culture. Au cours de cette formation, les étudiants rencontrent des artistes en résidence lors de séminaires, cours ou ateliers. *Les artistes en résidence apportent ce regard critique nécessaire*, déclare Gabriel Ringlet, pro-recteur aux affaires régionales et culturelles. Il s'agit de donner une ouverture aux étudiants. Qu'ils soient en droit, en polytechnique ou en musicologie, les mineures créent des espaces de rencontres et d'échanges. Cette transversalité est aussi encouragée aux Facultés Universitaires Catholiques de Mons (FUCaM). Depuis cette année, les élèves de 3ème bac suivent un cours obligatoire portant sur un projet associatif. Les étudiants en sciences de gestion, sciences sociales et humaines et sciences politiques répartis dans des groupes de travail mixtes vont construire pendant leur année scolaire un projet collectif à caractère social, culturel ou humanitaire. En termes pédagogiques, les objectifs visent un savoir-faire (s'engager, prendre des initiatives...) et un savoir-être (participer, partager des expériences...).

Soutenir les initiatives des étudiants

Aux Facultés Universitaires Notre-Dame de la Paix à Namur, notre université développe une dimension culturelle qui célèbre l'humain dans toute sa diversité (...), nous dit Annie Degen, administratrice en charge des affaires estudiantines. Son but n'est pas d'être directive et d'organiser des activités culturelles toujours plus fastueuses, mais de proposer une implication active et enthousiaste des membres de la communauté universitaire dans la vie culturelle du campus. Par une démarche résolument créative, nous laissons jaillir les initiatives puis donnons aux auteurs des projets les moyens de les réaliser. Encourager les étudiants à participer à des

activités culturelles, en développant leurs propres projets ou en fréquentant les organisations et associations culturelles des universités est un deuxième angle pour aborder la question de la culture à l'université.

À Louvain-la-Neuve ou à Namur, de nombreuses initiatives culturelles voient le jour au sein des kots à projets (Cinékot, Circokot, Kot-é-Rythmes, Anim'akot...). Elles constituent une grande partie des activités extra-académiques et débouchent parfois sur des projets de grande ampleur : l'organisation des fêtes de la musique, du festival Nam'in Jazz, etc. Ces événements favorisent les rencontres avec les habitants. À Namur, l'Assemblée Générale des Étudiants et le service culture de l'université veillent à multiplier les collaborations avec la ville et invitent la population à assister aux multiples activités : théâtre, conférences, débats, expositions, émissions radio, festival... Aux Facultés Universitaires Saint-Louis, le Centre d'Action Universitaire (CAU) est constitué d'une équipe d'étudiants élus chaque année qui ont comme objectif de faire bouger la vie étudiante. Le CAU est organisé en huit commissions, dont une est consacrée à la culture et propose toute une série d'activités (sorties théâtre, ciné-club, jam-sessions, la pièce de théâtre de la troupe de Saint-Louis, expositions...).

À l'Université libre de Bruxelles, le service *ULB Culture* gère et coordonne la vie culturelle sur les différents campus. Elle met à disposition des infrastructures, soutient les cercles, organise des ateliers (théâtre, ciné-clubs...): la chorale universitaire est la seule à interpréter des chants étudiants à quatre voix; des Midis et des concerts musicaux du dimanche sont organisés en collaboration avec le Conservatoire royal de Bruxelles. *ULB Culture* gère également l'espace d'exposition Salle Allende dépositaire d'une collection d'œuvres d'art moderne et contemporain acquises par l'Université. Les expositions émanent de la communauté universitaire ou sont axées sur le processus créatif contemporain.

L'Université de Mons-Hainaut a également mis en place une structure similaire: la Commission Culture est chargée d'aider les étudiants à concrétiser leurs projets.

Des espaces culturels

Toutes les institutions universitaires disposent d'espaces liés aux activités artistiques. Au niveau des arts plastiques, citons l'Espace « Terre et Matériaux » de la Faculté Polytechnique de Mons, interface interactive entre celle-ci et le grand public. L'Université de Liège comprend une galerie d'art, un planétarium, ainsi que le musée en plein air du Sart Tilman qui intègre des œuvres monumentales dans le domaine naturel à proximité des bâtiments et lieux de passage fréquentés par les étudiants. Depuis 2003, L'Université libre de Bruxelles compte, sur son site, un réseau de 11 musées (2). Pour son recteur, Pierre de Maret, ceux-ci constituent autant d'opportunités d'améliorer le rapport

au réel de nos enseignements et d'ouvrir l'université sur le monde extérieur. Il en est de même du Musée universitaire de Louvain-la-Neuve, inscrit au sein de la Faculté de Philosophie et Lettres, qui conserve et « met en dialogue » des œuvres de Picasso, Magritte, Delvaux... et d'Afrique, d'Océanie et d'Inde.

Et encore...

Les théâtres universitaires de Liège (TURLg) et de Louvain-la-Neuve (TUL) sont très actifs, présentant chaque année des spectacles auxquels participent les étudiants. Des concerts de musique classique sont régulièrement organisés dans plusieurs institutions universitaires. Certaines ont des chorales, d'autres des orchestres. À Liège, les étudiants en cinéma ont fondé en 1993, dans une optique culturelle et éducative, le ciné-club Nickelodéon, organisé depuis en collaboration avec l'asbl Des Images. Il permet de voir ou de revoir sur grand écran le patrimoine cinématographique, les grands films classiques ou contemporains. Toujours à Liège, l'association Art&Fact, association des diplômés en histoire de l'art, archéologie et musicologie et en histoire et philologie orientales de l'Université, organise des expositions, des voyages culturels, des stages, réalise des publications, édite une revue trimestrielle, etc. Ses objectifs principaux sont d'aider les étudiants dans le cours de leur formation et de soutenir les jeunes diplômés.

L'université, acteur culturel

L'université se positionne également comme acteur culturel dans sa ville ou sa région. *L'université n'est plus dans sa tour d'ivoire*, nous dit Benoît Denis, Maître de conférences au Département d'Études romanes de l'Université de Liège, directeur de la revue *Textyles* et du Centre d'Études Georges Simenon. *Elle est un réservoir vers lequel on se tourne pour organiser une conférence, une exposition. Elle est pourvoyeur de conférenciers, de guides, de catalogues, de publications...*

Ainsi, afin de sensibiliser le grand public aux Sciences et aux Arts, une collaboration originale entre la Faculté Universitaire des Sciences Agronomiques de Gembloux, l'Atelier Sorcier (Centre d'expression et de créativité), et le Centre Culturel de Gembloux a été menée en 2005. Des ateliers et des expositions itinérants présentant les aspects scientifiques et artistiques du monde qui nous entoure ont été organisés. Autour de la thématique « Ordre et désordre », des enfants et des adolescents se sont lancés dans des réalisations artistiques, aménagement d'espaces et mise sur pied d'une parade. Avec des mots simples, les professeurs référents de la Faculté Universitaire des Sciences Agronomiques de Gembloux leur ont expliqué différents phénomènes naturels et les ont emmené visiter les laboratoires, les serres, favorisant une immersion dans ce lieu de recherche. *Les Sciences du vivant pratiquées dans une Faculté des Sciences*

agronomiques consistent à comprendre le monde qui nous entoure. (...) Ceci en vue d'améliorer le bien-être des populations déclare le recteur André Thewis. Pour Anne Liebhaberg, directrice de l'Atelier Sorcier, *créer des ponts entre différentes communautés humaines détenant des modes d'expression complémentaires, tisser des liens avec de nouveaux partenaires ayant d'autres codes de communication, aller à la rencontre de plasticiens, de comédiens, de musiciens, de professeurs et de chercheurs, sont les multiples chemins que nous avons suivis pour aider nos jeunes à élargir leur vision du monde.*

Les exemples développés ci-dessus sont de bons indicateurs de la dynamique culturelle dans laquelle s'inscrivent les institutions universitaires francophones, mais Benoît Denis va plus loin : *souvent, la création et le monde universitaire sont présentés comme opposés, en conflit. Selon moi, l'université et le monde culturel ne font pas la même chose mais ont une sorte de combat commun: lutter contre les schémas de rentabilité immédiate, de rapidité, lutter pour avoir une autonomie et une indépendance. En cela, il y a un rapport certain entre le monde de la recherche et l'univers de la création. L'art et la culture ont donc leur place au sein des institutions universitaires, une place à grandir, à soutenir. Selon Gabriel Ringlet, il y a urgence! Dans un espace universitaire plus compétitif que jamais et où il faut se battre chaque jour pour affirmer sa place, comment rester critique, donner du souffle, travailler un sens, garder une âme? La culture peut et doit y aider. Ce n'est pas une affaire quantitative. Ce n'est pas un vernis qui vient s'ajouter pour « briller » ou « faire cultivé ». C'est une identité. C'est un état d'esprit. C'est une manière d'interroger les études en leur centre. Il s'agit donc bien de mettre la culture « au cœur ». Trois fois. Au cœur de la vie étudiante. Au cœur de la formation. Au cœur de l'environnement régional. Et pour cela de se décentrer, d'entrer en dialogue avec des écrivains et des artistes qui viennent révéler quelque chose qui, sans eux, resterait trop caché. Culture et Démocratie a rencontré un de ces artistes, Pietro Pizzuti, (voir en page 3) qui a mené un atelier avec des étudiants de l'université de Louvain-la-Neuve.*

Marie Poncin,

sur base des rapports de Annick Coutisse (ULB), Annie Degen (FUNDP), Nicole Gesché (ULB), Martine Van Elslande (UMH) et des entretiens avec Benoît Denis (ULg), Daniel Lacroix (FSAGx), Anne Liebhaberg (Atelier Sorcier), Christine Martens (FPMS), Christine Massin (FUCaM) et Gabriel Ringlet (UCL).

(1) P. Bourdieu et J.-C. Passeron, *Les héritiers: les étudiants et la culture*, Paris, Éditions de Minuit, 1964, p. 84.
(2) www.ulb.ac.be/musees

LA DANSE À L'ÉCOLE

Écrire pour Culture et Démocratie au sujet de la Danse à l'École, c'est une sorte d'instant pour la légitimité d'une philosophie. À partir du moment où l'on nomme un projet, où l'on tente de le définir pour le rendre accessible, on le réduit à un contexte, on lui retire sa force vive. Il est pourtant essentiel de rendre visible, cet espace audacieux de «l'entre deux».

La Danse à l'École doit-elle continuer à se glisser dans les interstices que l'on veut bien lui accorder comme le fait la danse depuis si longtemps ? L'art, du signe incarné (très loin du non dit), d'une réalité organique, s'est pourtant développé tout d'abord comme un arrachement, puis comme une évidence. Mais affirmer la place d'un entre deux totalement avec ce qu'il implique de questionnements, de mouvance, de réajustements est une étape qui invite au déplacement d'une pensée sur l'art, établie. Le métissage connaît bien le doute qu'il génère. On n'est jamais complètement ceci et uniquement cela... Je reprendrai une citation de Montaigne que Dominique Hervieu (chorégraphe française) donnait dans une interview : « ...l'homme bon est un homme mêlé... ». « Petites animations », « socio cu », « artistes ratés » pour les uns, « trop exigeant », « pas utile », « prise de tête » pour les autres.

À partir de quelles notions établit-on le partenariat entre artistes et enseignants ? Sur le présumé d'un accord tacite, d'une « bonne entente » ? Nous voyageons constamment dans l'expérience humaine. Rien de nouveau en termes de relation ; c'est la difficulté d'ouvrir un espace en soi quand la compréhension devient précaire, lorsque les mots ne signifient plus la même chose. On peut alors très vite établir des médiations très « psychologisantes » où le fonctionnement de chaque partenaire est mis en danger. On peut aussi envisager de véritables créneaux de formation où toutes les approches de la danse à l'école peuvent être abordées : artistique, pédagogique, sociologique, psychanalytique, culturelle, anthropologique etc. Où se situera la synthèse ? Dans une méthodologie et une pratique d'ateliers qui ne choisira pas « par manque », dans une philosophie où chacun pourra laisser son corps et sa pensée cheminer d'un aspect à l'autre, en cultivant la curiosité, la connaissance dans ce qu'elle a de plus universel. Version utopique d'un positionnement institutionnel ? Certainement pas puisque les processus sont déjà en route et que seule la durée permettra d'en projeter la structuration avec les deux centres dramatiques avec lesquels je collabore (Centre dramatique de Wallonie pour l'enfance et la jeunesse et le Centre dramatique de Bruxelles Pierre de Lune).

Chorégraphe et danseuse contemporaine, j'ai moi-même suivi les formations

françaises interministérielles (culture et éducation). Née dans la région de Chartres, j'ai suivi la naissance et le développement de Danse au Cœur, rencontres européennes de danse à l'école dans cette même ville. J'ai participé dès le début aux ateliers et j'ai pu bénéficier de la présence de Marcelle Bonjour qui en est la fondatrice. Ces rencontres fêtent leurs 20 ans cette année. En acceptant une responsabilité clairement énoncée dans ce cadre-là en Belgique, je prends conscience de ce que j'ai pu intégrer grâce à une méthodologie qui ne fixe pas, qui tisse, fonde et remet en jeu.

Toutes les esthétiques ont leur place si les artistes acceptent d'analyser leur pratique et d'interroger l'essence de leur geste. Si je choisis une œuvre classique, est-ce que je garde la même organisation spatiale ? À quoi fera-t-elle référence au niveau social ? Celui qui cherche son langage en verra immédiatement le sens sans se sentir contraint. Il s'emparera du processus et découvrira des zones inattendues grâce à la danse de l'enfant. C'est pourquoi le professionnalisme est aussi à redéfinir. Je vois beaucoup de « fabrication » de spectacles qui ne donnent pas place à l'émergence et la reconnaissance de ce geste source.

La Danse à l'École invite l'élève à signer sa danse. Il ne s'agit pas d'expression libre. Le constat est que les danseurs contemporains sont préparés à ce processus. La compétence dépasse la matière corporelle. Elle est soumise à d'autres « épreuves » qui relèvent du désir de chaque partenaire. Elle va ainsi s'affiner et s'ancrer dans l'environnement. Sur les premiers projets, les enseignants cherchent leur place à côté du danseur. La peur de ne pas savoir engendre souvent une rétention du dialogue. Le premier geste est alors de se redonner l'autorisation de questionner, d'émettre ses envies puisque la danse commence là.

La troisième édition des rencontres interrégionales de Danse à l'École au Centre culturel d'Ottignies ont eu lieu les 9 et 10 mai 2006. Deux jours entre « mémoire et oubli » où le déploiement de l'œuvre par des images d'archives renforçait les gestes les plus intimes d'enfants danseurs. Subtiles suspensions des corps et des sourires dans la lumière, juste danser maintenant... ; élan primordial de vous, élèves, danseurs, enseignants, techniciens, coordinateurs, organisateurs. Des liens que nous maintenons ensemble.

J'aime écouter et lire «...Bach, c'est chaque jour continuer... »

Laurence Chevallier
chorégraphe,

artiste associée au Centre Dramatique de Wallonie pour
l'Enfance et la Jeunesse
et à Pierre de Lune pour la Danse à l'École

Brève

La culture en action. Art et école

Alors que l'initiation à la culture et aux pratiques artistiques quittait progressivement les programmes scolaires, de nouvelles démarches originales ont proliféré en Communauté française, menées par des artistes, des institutions ou des enseignants motivés, observe la Ministre de la Culture Fadila Laanan, en introduction à l'ouvrage publié sous ce titre, il y a un an, par la Direction générale de la culture de la Communauté française (1).

La Ministre constatait ainsi la réalité d'une situation contradictoire. 1 – l'art et la culture régressent dans l'enseignement. 2 – le monde de l'art ne pouvait que réagir. Le livre « La culture en action » éclaire bien cette dynamique, détaillant les propositions faites aux écoles en matière de cinéma, de littérature, de musique, de danse, de théâtre, de cirque, d'arts plastiques. C'est convainquant, d'autant que l'ouvrage est parfaitement structuré (merci, Bernard Debroux), servi par des illustrations de qualité (de Michel Vanden Eeckhoudt, notamment), le tout dans la mise en page éclairée de Patrice Junius. A découvrir absolument.

Cependant, depuis la publication de cet ouvrage, le décret relatif à la mise en œuvre, la promotion et le renforcement des Collaborations entre la Culture et l'Enseignement est intervenu. Un décret conjoint des Ministres de la culture et de l'enseignement, ce n'est pas courant. C'est même un signal fort, qui marque un pas dans la bonne direction. Mais... est-ce la panacée ? Il faudrait pour cela que ces dispositions positives qui, pour une part, remplacent ce qui existait (et des heures de cours artistiques viennent à nouveau de « sauter » !) soient appliquées de manière beaucoup plus large et financées de telle manière que tous les étudiants, dans tous les établissements scolaires, aient l'opportunité d'en profiter. Ce serait enfin l'aube nouvelle...

(1) *La culture en action. Art et école*. 64 pages 30 x 24 cm. Direction générale de la Culture, Boulevard Léopold II 44, 1080 Bruxelles - Tél. : 02 413 24 06 - fax : 02 413 20 53

POUR UN ART CRITIQUE

On assiste depuis une dizaine d'années, dans le monde de l'art contemporain, à un regain d'intérêt pour la question politique et la figure militante de l'artiste engagé. L'artiste activiste se plaie manifestement toujours à convoquer une rhétorique guerrière - l'« avant-garde » faisant place désormais à la « résistance culturelle » - pour proclamer tantôt la liberté inaliénable de l'art et tantôt sa vocation subversive. On peut d'ailleurs se demander si l'indépendance souveraine de l'art ne se paye pas au prix fort de la déresponsabilisation politique qui semble aller de pair avec la mythologie romantique de l'artiste moderne - pleinement politique par le simple fait de ne pas transiger avec l'intégrité de son art.

Du reste, l'argument selon lequel l'art ne saurait être politique sans déchoir ou se trahir - tout art subventionné étant suspect de collusion avec le pouvoir - est curieusement entonné par ceux-là mêmes qui réclament l'intervention de l'État pour défendre l'« exception culturelle » et garantir leur indépendance de chercheur ou de professeur, comme si l'artiste devait, lui, encore et toujours exhiber les stigmates de sa sainte misère pour prétendre être reconnu comme tel, à moins qu'il ne s'agisse là d'un effet de concurrence entre intellectuels et artistes pour le monopole de la pensée critique.

Cette invocation de la « résistance culturelle », qui légitime et donne ses lettres de noblesse aux actions d'artistes qui revendiquent une fonction politique dans nos sociétés postindustrielles et postmodernes où, pour faire bref, la censure d'État a largement fait place aux lois du marché, ne charrie-t-elle pas un peu de la nostalgie d'une époque révolue où la politique se pensait encore en termes de révolution et de prise de pouvoir et où l'ennemi était identifié de manière manichéenne? Et que signifie au juste cette liberté de l'artiste? Car la proclamation de la liberté de l'art et de l'artiste ne laisse pas d'être équivoque et problématique. En effet, cette liberté postule que l'art soit libéré de toute fonction de représentation.

On peut entendre cette proposition dans son acception artistique, considérant alors l'art comme un pur « système de formes », et le monde comme un pur « système de signes », ce qui conduit à l'esthétisation et à la déréalisation du monde. Or, c'est précisément ce déficit ou ce déni de réalité qui nous amène à douter de notre propre présence au monde, ou du moins de la possibilité pour nous d'agir sur le cours des choses, entraînant ainsi une déresponsabilisation croissante, justifiée par notre sentiment d'inadéquation dans un monde dont les rouages nous échappent, et dans une réalité

qui finit par nous encombrer tellement nous sommes habitués à nous satisfaire de ses signes qui, eux, sont reconnaissables et consommables.

Dans son acception sociale, le principe de non représentativité signifie que l'artiste ne représente que lui-même et que sa parole est strictement singulière et individuelle. Dans cette mesure, la liberté de l'art consiste essentiellement en un retrait du monde et de ses passions collectives - c'est-à-dire la politique - pour accéder à une position d'apesanteur sociale - qu'on qualifiera d'indépendance. Or, cette posture peut tour à tour passer pour radicalement subversive aux yeux de ceux qui y voient la marque d'un refus de toute compromission avec l'ordre social ou, au contraire, pour foncièrement réactionnaire en cautionnant cet ordre social par le silence et l'absence de prise de position. En d'autres termes, ce sont les circonstances et le contexte qui déterminent pour une bonne part le caractère subversif ou non de « l'art pour l'art! » comme de l'art de propagande, pour prendre les deux extrêmes.

Ainsi l'échec des avant-gardes artistiques avalées par la Révolution comme Chronos, ses enfants, instrumentalisées ou institutionnalisées, ne signifie nullement que l'art politique soit inefficace ou impuissant à changer la société, mais souligne la nécessité de ne pas confondre le pouvoir de l'art et le pouvoir de la politique. Lorsque l'art prend le pouvoir, cela finit toujours dans le totalitarisme comme l'« artiste » Hitler en fit la terrifiante démonstration. Mais notre société de consommation qui tend à substituer l'esthétique à l'éthique en offre un autre exemple, lorsque tout peut être esthétisé,

source et sujet de beauté, même la misère, même la souffrance, la maladie, la mort ou la guerre si photogéniques.

Au-delà de la défense de l'indépendance de l'artiste, ou de son engagement militant en termes de fidélité à des idéaux - comme celle dont firent preuve les « com-pagnons de route » des grandes idéologies du vingtième siècle - se pose désormais la question de sa responsabilité, c'est-à-dire de son aptitude à dévoiler les contradictions du système sans se contenter d'en tirer profit et prestige - comme c'est le cas pour bon nombre d'artistes critiques devenus les « spécialistes » des institutions artistiques qu'ils entendent par ailleurs dénoncer. C'est ainsi que l'artiste politique adopte désormais davantage un rôle de médiateur que de commissaire du peuple, que l'on voit surgir des collectifs d'artistes avec pour dénominateur commun d'envisager leurs pratiques comme des « espaces d'activation critique » et que ces artistes critiques qui travaillent dans et pour l'espace public (et non sur la place publique) recherchent moins une légitimation au sein du seul champ artistique qu'ils n'inventent une nouvelle posture de l'artiste citoyen redevable de justifications multiples aussi bien dans l'espace du champ politique ou social.

Daniel Vander Gucht

Docteur en sociologie chargé de cours à l'ULB et auteur d'« Art et politique. Pour une redéfinition de l'art engagé », Labor, Bruxelles, 2004.



Philippe Coumans, *Gréviste de la faim*, Ixelles, 2006.



LA CULTURE À LA RENCONTRE DES PLUS PAUVRES

La Maison des Savoirs est une antenne culture d'ATD/Quart Monde. Elle met en œuvre des actions culturelles dans la lutte contre la grande pauvreté. Le Séminaire Art et Familles des 2 et 3 juin 2006 a permis de croiser les expériences sur l'accès et la participation de tous à la culture, et d'en tirer lignes de force et perspectives. Les débats ont mis en avant nombre de réflexions partagées par la centaine de participants représentatifs tant des gens de la rue que d'associations présentes à leurs côtés. Leur constat est que le pire dans la misère et l'exclusion, c'est le regard porté sur les très pauvres, constamment jugés, déconsidérés, rendus responsables de leur situation. Cette posture conduit à la négation de leur humanité et de ce qu'ils ont à apporter au monde.

La spirale de l'exclusion culturelle peut cependant être retournée si l'on met en place les conditions à la fois concrètes et subjectives qui rendent possible une participation à un acte, individuel ou collectif, de création artistique : confiance, temps, liberté, et accessibilité au sens où chacun doit pouvoir se sentir accueilli hors de toute forme de stigmatisation. Pour atteindre les plus pauvres, lit-on encore, il n'y a pas de recettes. Il faut, pour les associations et travailleurs impliqués, savoir être bousculé dans ses certitudes et ses projets par ce que vivent les plus pauvres, rendre à toute rencontre le temps de l'homme, et reconnaître le rôle joué par les très pauvres eux-mêmes. Les conclusions n'ont pas ignoré le rôle indispensable de l'autorité publique dans la

mise en place des conditions concrètes d'une telle inversion du regard. Inversion impliquant une refondation de la pensée politique sur la culture, reconnaissant et favorisant réellement la dimension active et créatrice de l'être culturel au-delà des obstacles, économiques et sociaux, de la grande pauvreté.

*Paul Biot, membre de Culture et Démocratie,
ex-directeur et administrateur délégué du Centre de
Théâtre-Action,
co-fondateur et délégué du Mouvement du théâtre-action*

*Actes du Séminaire (42 p.) : Maison des Savoirs
(02.414.02.06) ou téléchargeables
sur le site <http://philippe.barbier1.free.fr>*

QUELS SONT LES LIENS ENTRE ART ET SANTÉ ?

Tout le monde s'entend à dire que « l'art contribue au mieux-être de la personne. Il crée un lien de confiance, permet de s'exprimer et de se faire entendre, de partager les émotions, d'entrer en relation avec soi-même et avec les autres. Il aide à découvrir et à développer les capacités, l'imaginaire, la créativité de chacun et procure du plaisir tout simplement. Il peut aussi aider à prendre conscience des réalités, à être acteur de sa vie, à espérer, à se battre, à vivre ! ». Que se passe-t-il alors, exactement, lors de la rencontre entre un artiste/animateur et une personne malade, en souffrance ?

Pour réfléchir à cette question, les membres du réseau « Art et Santé » se sont réunis régulièrement afin de partager leurs pratiques et réflexions autour du lien entre l'art et la santé. Culture et Démocratie, avec le soutien du réseau Canal-Santé, a ainsi fait appel au philosophe Jean Noël pour animer, de janvier à juin 2006, cinq ateliers de réflexion et en rédiger une synthèse.

Qu'est-ce qui justifie la présence d'un artiste dans un univers institutionnel (...) et qu'est-ce que cela implique ? Comment se passe la collaboration

entre le personnel soignant et l'artiste/animateur ? Quelles sont les qualités requises, les outils nécessaires, les règles à respecter par chacun ? Qu'en pensent le malade, ses proches, le personnel soignant, la direction (...) ? Quelles sont les difficultés rencontrées et quels sont les succès ? Quelle est la spécificité de l'acte artistique et quel est le propre de l'acte thérapeutique ? Qu'est-ce qui les différencie et les rapproche ?

Ces questions ont fait l'objet des débats et discussions lors des ateliers. Une quarantaine de personnes y ont participé. La plupart sont des artistes (clowns, plasticiens, conteurs, musiciens) se produisant régulièrement dans des hôpitaux ou des milieux de soins tels que des maisons de repos, des milieux d'accueil ou des institutions psychiatriques. Afin de s'assurer la participation des soignants, directeurs d'institutions de soins, infirmières, psychologues, médecins ou ergothérapeutes, deux réunions ont été accueillies dans des hôpitaux.

L'artiste qui s'implique en milieu de soins s'inscrit dans une relation privilégiée avec la personne malade. Grâce à son art, il entre en

communication avec elle et lui offre la possibilité de partir, pour un moment, dans une « bulle », dans un espace de rêve et de liberté. Il crée ainsi une dynamique inédite au sein d'une structure fonctionnelle, et s'adresse au sujet, à la personne, à ce qui dans l'être humain n'est pas subordonné à un rôle purement utilitaire.

Les participants aux différentes réunions ont souligné que généralement le soignant considère avec bienveillance l'intervention de l'artiste. En effet, celui-ci peut contribuer à rendre le malade plus participatif à sa guérison, à le sortir d'une situation d'attente passive. L'acte artistique n'est pas subordonné à une fin extérieure. Pour reprendre Aristote, il est de l'ordre de la *praxis*. Sa valeur est contenue dans son geste. Il prend sens dans l'instant et dans son expression. À la différence de l'artisan ou du médecin qui sont, eux, dans le registre de la *poiésis*. Car ceux-ci utilisent leurs compétences et leurs outils dans un but qui dépasse le geste : l'objet fonctionnel ou la guérison. L'art n'est pas complémentaire aux soins mais vient en supplément.

Beaucoup de questions ont été soulevées et de nombreuses réponses données. Mais le plus riche, me semble-t-il, a été la rencontre entre les participants et, à travers l'écoute et la découverte des uns et des autres, l'occasion d'écarter bien des stéréotypes.

Finalement, quels que soient leurs formations, leurs outils, leurs codes... artistes et soignants se sont retrouvés dans cette recherche de professionnalisme, d'attention portée à la personne et cet objectif commun qui est de contribuer, chacun avec ses compétences et sa personnalité, au mieux-être du patient.

Sabine Verhelst



Yala, Ahmed et Abdel Majed, La Louvière, 2006, © Véronique Vercheval et Salvatore Salamone.

Ce texte est basé sur la synthèse des cinq ateliers de réflexion du réseau « art et santé » rédigée par le philosophe Jean Noël.

DIX ANS DE CULTURE POUR TOUS AU QUÉBEC

2006. Les *Journées* sont un événement phare. La campagne de promotion « *tout doit être vu* », nationale et originale, a obtenu la complicité des médias nationaux et locaux qui ont diffusé gratuitement les messages. Des dizaines de milliers de dépliantés et 800 000 cahiers de programmation ont été distribués, et des milliers d'articles ont été relayés sur Internet.

Créées en 1997 pour valoriser et accélérer la démocratisation culturelle au Québec, les *Journées de la culture* ont célébré leur 10^{ème} édition avec des projets de médiation culturelle touchant le milieu culturel, les partenaires municipaux et le grand public. Une belle occasion de faire le point sur cette opération de sensibilisation aux arts et à la culture, et plus largement, sur les enjeux du développement culturel dans un contexte marqué par la pluralité des expressions et la diversité culturelle.

L'édition 2006 des Journées de la culture s'est tenue le dernier week-end de septembre. Trois jours d'expériences, de découvertes artistiques et culturelles dans 300 villes et villages du Québec! Les portes de centaines de lieux grandes ouvertes, près de 8 000 artistes, artisans et travailleurs culturels ont rencontré leurs concitoyens à travers plus de 1 800 activités et partagé le savoir-faire, la créativité et la passion qui sont au cœur de leur engagement. Malgré une météo défavorable, l'enthousiasme était au rendez-vous! 300 000 personnes ont participé aux activités. Ballons et affiches animaient les lieux à l'intérieur comme à l'extérieur et, dans les ateliers, coulisses, salles de répétitions, musées, bibliothèques, écoles d'art et places publiques, on ressentait l'intérêt et la curiosité des visiteurs.

Les Convertibles, un projet de médiation artistique

L'équipe du Secrétariat des Journées a également mis sur pied *Les Convertibles* (1), événement inédit de création et de diffusion, avec 10 œuvres collectives, monumentales, réalisées par des artistes en interaction avec des groupes de citoyens dans 10 villes et régions québécoises. Inspiré par *L'Art sur la place*, expérience d'art communautaire initiée par la Biennale d'art contemporain de Lyon dès 1997, chaque collectif a disposé, au cours du printemps et de l'été, d'un autobus désaffecté à recréer, habiter, *convertir* à l'intérieur comme à l'extérieur. Ces 10 véhicules ont été exposés les 15, 16 et 17 septembre 2006 sur les plaines d'Abraham dans la ville de Québec, un événement extérieur festif et gratuit auquel ont assisté quelques 15 000 personnes, avant de retourner dans leur municipalité respective pour être exposées lors du week-end des Journées.

Ils ont illustré, concrètement, ce que peut être une plate-forme artistique de médiation entre artistes, citoyens, groupes sociocommunautaires et représentants municipaux, et démontré l'intérêt d'un projet d'intervention artistique mettant en relation les uns et les autres, renouvelant le rapport du citoyen à la création, à l'art et à l'artiste, transformant le regard que les citoyens portent sur eux-mêmes à travers un projet de proximité socialement profitable.

Un forum de réflexion

Profitant du contexte du rassemblement et de l'exposition d'art public, le Secrétariat des Journées de la culture a organisé un forum international, *Le Rencontre* (2), autour des pratiques qui renouvellent le rapport entre l'art, l'artiste et le citoyen. Quelque 200 personnes ont assisté, au Musée national des Beaux-Arts du Québec, à une journée de réflexion où l'on a partagé et exploré les diverses avenues soulevées par ces expériences de création partagée, le modèle des *Convertibles* étant mis en perspective avec d'autres modèles de médiation menés au Québec et au Canada, en France et en Belgique. La journée a notamment compté sur la participation de Simon Brault, Claude Schryer, Alain-Martin Richard, Sylvette Babin, Catia Riccaboni (Fondation de France), Thierry Raspail (Biennale de Lyon), Benoît Guillemont (Drac Rhône-Alpes), et Georges Vercheval (Culture et Démocratie), qui ont réaffirmé la contribution essentielle des arts et de la culture dans le développement de nos sociétés.

Accords de fête: 10 chorales, 10 pays, 10 chants pour les 10 ans!

L'équipe des Journées de la culture, dans un esprit d'innovation et d'inclusion, a proposé une 2^{ème} édition du *Parcours interculturel* (3), initiative de valorisation des artistes issus des communautés ethnoculturelles et autochtones auprès du réseau institutionnel de l'art et de la culture. Dans 10 villes du Québec, 40 activités ont présenté 100 artistes professionnels de diverses origines à travers des ateliers, démonstrations, visites commentées et débats. La 10^{ème} édition des Journées a pris fin de manière joyeuse et émouvante par une rencontre interculturelle d'art vocal. *Accords de fête* a réuni en effet 10 chorales originaires de 10 pays, et quelque 250 choristes sous la baguette du compositeur André Pappathomas.

Déjà, à l'an prochain

« Les Journées de la culture ont une histoire. J'entends chaque année des organisateurs tirer des leçons de ce qu'ils viennent de réaliser à l'occasion des Journées avec l'intention de revenir à la charge avec de nouvelles idées pour développer davantage d'actions de démocratisation culturelle.

C'est dans cette dynamique d'interaction que repose le succès des stratégies de développement culturel au Québec », souligne la directrice générale des Journées, Louise Sicuro qui, déjà, convie le public pour les 28, 29 et 30 septembre 2007.

Eva Quintas et Richard Nicol
Journées de la Culture, Montréal

(1) www.journeesdelaculture.qc.ca/lesconvertibles

(2) www.journeesdelaculture.qc.ca/forum

(3) www.journeesdelaculture.qc.ca/interculturel

Brève

Valoriser l'égalité femmes-hommes, l'interculturalité et l'inclusion sociale

Ce répertoire des ressources pédagogiques disponibles en Communauté française sur l'égalité femmes-hommes, l'interculturalité et l'inclusion sociale est proposé par la Direction de l'Égalité des Chances.

Il est destiné aux enseignant(e)s qui souhaitent aborder en classe des thèmes citoyens liés à l'égalité des chances. Les 97 institutions et associations qui y sont répertoriées proposent des outils pédagogiques, des animations ou des formations sur trois thèmes majeurs: l'égalité femmes-hommes, l'interculturalité et l'inclusion sociale. Ces ressources offrent des possibilités variées pour amener les jeunes à réfléchir sur la mixité, sur la pluralité culturelle ou la solidarité et les amener ainsi à devenir des citoyens capables de réfléchir à un modèle de société inclusif où les différences des uns et des autres sont autant d'occasions d'enrichissement mutuel. Les recherches de données ont été effectuées par Culture et Démocratie.

Vous pouvez obtenir des exemplaires du répertoire, ainsi que sa version CD-Rom, en contactant la Direction de l'Égalité des Chances, soit par courriel à l'adresse egalite@cfwb.be, soit par téléphone au 02/413 32 24 ou par fax au 02/413 20 75.



Bwanapaoa, Youssef et Alexandra, La Louvière, 2006, © Véronique Vercheval et Vincenzo Chiavetta.

LE THÉÂTRE LES TANNEURS, UNE SCÈNE À LA RENCONTRE DES PUBLICS

Pourquoi le Théâtre Les Tanneurs a-t-il décidé de monter des projets avec les habitants de son quartier environnant?

Le Théâtre Les Tanneurs, subventionné par la Communauté française, est un théâtre de création contemporaine dans un quartier populaire. A priori tout devrait séparer ces deux univers. Alors pourquoi aller à cette rencontre ? Parce que nous sommes persuadés que la création artistique s'adresse à tous et que la réponse esthétique est une des plus pertinentes face à une société qui semble nous échapper.

Les raisons qui nous motivent à mettre en place ces animations et relations avec le quartier sont, tout d'abord, l'entretien des relations de bon voisinage: casser l'idée que le théâtre n'est là que pour les « bourgeois ». Nous voulons également contribuer à rendre la culture accessible à tous en multipliant les moyens de sensibilisation. Enfin, nous voulons toucher tous les publics et en plus grand nombre, dans un souci de visibilité de la création artistique de notre communauté.

Quel a été le déclencheur de ces initiatives et comment avez-vous motivé ces nouveaux publics?

Depuis la réouverture du Théâtre en 1999, nous avons le souci de travailler à cette ouverture, à cette accessibilité, à cette osmose, à ces rencontres car, finalement, tout est affaire de rencontre. Un des axes qui nous occupe, à côté du prix - démocratique pour tous et prix réduit pour les habitants du quartier -, d'une communication avenante et d'une programmation de qualité, c'est la participation ! Pour ce faire, grâce au soutien

financier du CPAS de la ville de Bruxelles, nous avons mis en place une série de leviers pour permettre la rencontre avec les publics qui se sentiraient exclus.

Être en contact avec la création artistique. Décliner la participation pour permettre au plus grand nombre de la vivre. Depuis que nous nous frottons à cette réflexion sur les publics, nous nous posons, avec les artistes, la question de savoir ce qui motive une personne à se déplacer, à choisir de passer du temps dans un théâtre. Le fait d'avoir un contact avec l'auteur, l'équipe artistique, avec le sujet de la pièce, est un élément moteur. La participation par la pratique artistique est un bon moyen d'élargir le « cercle des connaisseurs ». Notre modeste expérience semble le confirmer.

Quelles actions concrètes avez-vous réalisées pour encourager la participation des habitants ?

Un comité de spectateurs a été créé. Il s'agit d'un groupe que nous invitons à tous les spectacles de la saison et auquel nous proposons une série de rencontres, en journée, sur le thème « C'est quoi le théâtre, à quoi ça sert ? ». Avec Françoise Bloch, nous avons travaillé en ce sens, privilégiant une approche historique du rapport entre spectateur et spectacle. Cette saison, nous voulons aider à décoder les formes, qu'elles soient théâtrales ou chorégraphiques et nous proposons d'offrir un accueil personnalisé à une vingtaine de spectateurs dans le but - essentiel - de diminuer leur crainte de ne pas comprendre. Symptôme fréquent quant il s'agit de se frotter aux arts contemporains...

Des animations autour des spectacles avec des groupes scolaires et associatifs sont également proposées et un projet de quartier est mené chaque année, depuis 2002. Après les pièces de théâtre le Grand Bal des Marolles, Tout le monde s'appelle Martine et le spectacle de danse Valses de Familles, le projet de quartier est porté cette saison par Xavier Lukomski. En janvier 2007, des femmes viendront nous dire leur vision des hommes. Ici aussi, il s'agit de mettre la création artistique au centre de la relation et de faire une place sur le plateau aux personnes qui, dans la société, n'ont que peu d'espace d'expression. Le partenariat avec un CPAS prend ici tout son sens. Le succès de ces ateliers et des spectacles qui en découlent nous le prouve et nous pousse à continuer.

Comment comptez-vous poursuivre à l'avenir ?

Xavier Lukomski, qui succède à Geneviève Druet à la direction du Théâtre, est également convaincu de la nécessité de cette relation au quartier. Le Théâtre Les Tanneurs a la volonté de poursuivre, voire d'amplifier cette relation, en multipliant les activités qui permettent la constitution de ces liens et en mettant en place les outils de communication qui permettront de toucher ses voisins. Parmi les nouveaux axes développés, il y a les veillées théâtrales du lundi, dans le bar du théâtre. Ce sont 7 soirées, avec des surprises artistiques autour du portrait d'un(e) habitant(e) des Marolles, glané par Laurence Vielle et dit par Jo Deseure. En lien avec la résidence d'auteur de Manuel Pereira, trois soirées et un atelier Slam (poésie urbaine vécue et scandée sur scène, entre rap a capella et performance poétique) font aussi partie du nouveau programme. L'atelier Slam, organisé en collaboration avec l'asbl Lézarts Urbains avec le soutien du CPAS de Bruxelles-Ville, démarrera en janvier 2007 et fera partie de la Slam Session 2 programmée en mars 2007 dans le cadre de BRXLBRAVO. Animé par Maky, l'atelier est gratuit et s'adresse principalement aux jeunes marolliens âgés de 16 ans au moins. L'appel est lancé ! (1)

Bref, autant de moments pour trouver, se retrouver à réfléchir et à rêver le monde...

Patricia Balletti
Animations/rerelations quartier
Théâtre Les Tanneurs



Philippe Coumans, *Les participants s'expriment lors d'une manifestation*, Morlanwelz, 2006.

(1) L'atelier aura lieu la 2ème semaine des vacances de Noël, se poursuivra 1 fois par semaine et se clôturera par 5 après-midi pendant les congés de Carnaval.

Infos : Théâtre Les Tanneurs, 75-77 rue des Tanneurs 1000 Bruxelles - patricia@lestanneurs.be - Tél. 02/213 70 53

« PETITS LIEUX » DE PROGRAMMATION CULTURELLE INITIATIVES PRIVÉES D'INTÉRÊT GÉNÉRAL

Nées de l'enthousiasme d'un ou plusieurs passionnés qui ont mis leur énergie au service d'autres citoyens - spectateurs et artistes -, ces structures atypiques font partie intégrante du tissu culturel de la Communauté française. Celle-ci les reconnaît sous le vocable assez flou de « petits lieux de programmation ou de diffusion ».

Ils sont pour les artistes des tremplins vers une reconnaissance à grande échelle et des occasions de tourner un peu partout, avec un cachet assuré. L'accueil y est particulièrement chaleureux, l'ambiance conviviale et la proximité favorise la rencontre. Le public - qui ne se rendrait peut-être pas ailleurs et qui dépasse de loin le public local -, se presse à leurs portes pour découvrir avec bonheur les « coups de cœur » de ces « passeurs de culture » et partager leurs émotions. Ces petits lieux proposent une autre manière de vivre la culture et participent au renforcement du lien social.

Les médias nationaux ne répercutent jamais leurs activités. Ces petits lieux ne disposent d'ailleurs pas de moyens promotionnels. Par contre, les médias spécialisés ou locaux leur consacrent souvent de larges espaces. Malgré les difficultés, ils réussissent à se maintenir parce qu'ils partagent une envie, un besoin: celui d'une culture à visage humain, loin de tout décor d'apparat, effet de mode ou manifestation de prestige.

Pour fêter les 10 ans de la Ferme de la Dîme à Wasseige, Catherine Blanjean et Benoît Postic ont rassemblé autour d'eux d'autres petits lieux de programmation culturelle (1) afin de rédiger un manifeste commun et d'organiser une table-ronde. Plus de 120 personnes, responsables de petits lieux, spectateurs, artistes et quelques représentants des pouvoirs publics se sont retrouvés le 15 septembre pour faire la fête en musique, déguster le barbecue et les salades maison et débattre avec intérêt et passion de cette problématique. L'Atelier de la Dolce Vita à Bruxelles a embrayé sur cet élan et organisé le 26 septembre une conférence de presse pour poursuivre le débat auprès des médias et du grand public.

Animée par André Buron, psychosociologue, la table-ronde organisée à la Ferme de la Dîme a mis en évidence les nombreux problèmes rencontrés par les responsables des petits lieux. Tout le monde le sait, la programmation culturelle de qualité, accessible à tous les citoyens, n'est pas une activité rentable! Beaucoup de petits lieux sont en péril. Ils étaient nombreux dans la salle à être directement menacés (2). L'entretien des locaux, du matériel, le paiement des salaires des permanents, les frais de fonctionnement... ne sont pas entièrement couverts par les recettes des spectacles. Et nombre de postes ne ces-

sent de croître (frais liés à la sécurité, aux droits d'auteur, aux cachets des artistes...)! Un spectateur s'étonne de la qualité de ce qui est présenté et du prix raisonnable à payer: « Comment arrivent-ils à faire tout cela?! »

Les aides apportées par la Communauté française ou par d'autres pouvoirs publics sont rares, souvent aléatoires et insuffisantes. Elles proviennent de services très divers (musique non classique, diffusion, éducation permanente...) et non coordonnés. « Ceci dit, nous avons choisi et nous aimons ce que nous faisons. On n'a que ce qu'on mérite mais on pourrait mériter mieux. Nous avons aussi droit à des conditions décentes! » déclare Philippe Dethy du Jazz 8. « D'où provient ce manque de reconnaissance des pouvoirs publics? Cela n'a en rien à voir avec la qualité culturelle. C'est peut-être dû à leur « indépendance? » se demande Brigitte Bailleux, directrice d'une Compagnie théâtrale.

Pourtant ces lieux sont nécessaires, tant pour les artistes que pour le public et pour les autres opérateurs culturels. Le jazzman Pirly Zurstrassen fréquente des petites salles depuis qu'il est musicien. « Elle sont très nombreuses et essentielles car elles nous permettent de jouer! » Si le jazz a acquis ses lettres de noblesse à Liège, c'est grâce à l'émulation et au dynamisme culturel des petits lieux. Il est important que les différents acteurs culturels travaillent dans la complémentarité sur un territoire. Le Centre culturel d'Eghezée collabore activement avec la Ferme de la Dîme, à l'instar de la plupart des petits lieux qui travaillent avec les opérateurs de leur région.

Pol Mareschal, représentant la Ministre de la Culture, a expliqué lors de cette table-ronde que Fadila Laanan a demandé à l'Observatoire des Politiques Culturelles une analyse des contextes territoriaux et des acteurs existants. Son objectif est de développer des politiques culturelles à l'échelle du territoire, et de développer des liens entre les politiques communautaires, régionales, provinciales et communales. Il s'agira d'encourager la concertation entre tous ces niveaux de pouvoir afin de créer des synergies et une politique cohérente.

Pour le comédien Guy Theunissen, la Communauté française doit développer des synergies et favoriser le rassemblement des forces. « Cependant, la coopération des acteurs culturels ne se décrète pas! Il faut donner les moyens aux acteurs culturels et aux artistes d'avoir envie de collaborer sans y être obligé! Le danger des grands monstres (Le Manège, Wolubilis, le Théâtre de Namur...) est que personne ne s'y retrouve et que cela ne marche pas car plus personne n'est responsable! Je pense qu'il est plus

intéressant de donner aux petits. Cela les motivera pour travailler et collaborer ensemble et efficacement ».

Frédéric Young de la SACD (Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques), en charge de la gestion des droits d'auteurs, a aidé à créer des fédérations telle que la FAS (Fédération des Arts de la Scène). Il observe une croissance de la professionnalisation du milieu culturel et l'énorme éclosion de nouveaux lieux en Communauté française. Il se préoccupe de nombreuses questions qui ont trait aux créateurs: comment rémunérer les artistes? Comment les sortir de l'intermittence? Comment pourrait-on donner de l'emploi décent à tous les artistes? La question des petits lieux doit également y être traitée. La plupart des opérateurs culturels sont salariés. Par contre, les artistes et les responsables de petits lieux ne le sont pas et partagent les mêmes problèmes de statut et de précarité. Ils travaillent mais ce qu'ils font n'est rémunéré que via le chômage... et encore (3)!

Au vu de l'intérêt suscité par le sujet et des problèmes rencontrés par les uns et les autres, il paraît nécessaire de poursuivre la réflexion et de concrétiser l'idée de développer un réseau des petits lieux de diffusion culturelle afin d'analyser la situation, de partager les expériences et d'imaginer des solutions et propositions communes.

Sabine Verhelst

(1) La Ferme de la Dîme, la Ferme de Martinrou, la péniche de l'Ex-Cale, l'Espace privé, le Jazz 8.

(2) Mezza Luna, Ex-Cale, Ferme de la Dîme...

(3) Trois jours avant la table-ronde, Benoît et Catherine apprennent que l'Onem les exclut du chômage (d'autres artistes qui se sont créés un outil de travail sont aussi dans le cas) et leur réclame 35.000 euros d'arriérés d'allocations. Faudra-t-il vendre la ferme?

Depuis 2000, Sabine Verhelst assurait la coordination de Culture et Démocratie. Elle vient d'accepter une proposition du Musée royal de Mariemont où elle travaille désormais. Nous la remercions pour tout ce qu'elle a apporté à notre association à laquelle elle reste attachée en tant que membre de l'Assemblée générale. Marie Poncin et Séverine Monniez assurent conjointement les fonctions de coordinatrices.

Culture et Démocratie



Depuis 1993, Culture et Démocratie rassemble des artistes et opérateurs sociaux afin de promouvoir la culture comme valeur démocratique. Médiatrice ou relais entre les secteurs culturels et associatifs, elle encourage la participation de tous à la vie culturelle.

Fondateur : Bernard Focroulle
Président : Georges Vercheval
Coordinatrices : Séverine Monniez et Marie Poncin
Collaboratrice : Lamia Mechbal

60 rue de la Concorde - 1050 Bruxelles

Tél. : 02 502 12 15

Fax : 02 512 69 11

Attention, merci de noter notre nouveau courriel :
cultureetdemocratie@scarlet.be

Site web : www.cdkd.be

Fortis 001-3185141-28

Devenez Membre

Merci à tous les membres, anciens et nouveaux. Votre soutien est essentiel. Notre réseau et nos activités ne peuvent exister et se développer que grâce à vous. Les membres reçoivent le journal et sont invités aux différentes activités.

Les montants des cotisations annuelles s'élèvent à :

Cotisation individuelle :	13 €
Affiliation d'une association ou entreprise, selon ses entrées financières :	
- jusqu'à 125.000 € :	25 €
- jusqu'à 250.000 € :	125 €
- jusqu'à 1.250.000 € :	250 €
- jusqu'à 5.000.000 € :	500 €
- au-delà de 5.000.000 € :	1.250 €

à verser au compte 001-3185141-28

Ont collaboré à ce numéro : Patricia Balletti, Paul Biot, Laurence Chevallier, Dominique Mathieu, Marc-Emmanuel Mélon, Richard Nicol, Séverine Monniez, Marie Poncin, Eva Quintas, Daniel Vander Gucht, Georges Vercheval, Sabine Verhelst.

Imprimerie Jan Verhoeven

Editeur responsable : Marie Poncin
60 rue de la Concorde - 1050 Bruxelles

Avec le soutien du Ministère de la
Communauté française Wallonie-Bruxelles
Direction générale de la Culture



MUSIQUE PLURIELLE

Où la musique devient message d'universalité

Musique Plurielle est une asbl bruxelloise fondée en 1993. Elle est constituée d'artistes et de personnes travaillant dans le domaine socioculturel. Marwan Zoueini, son fondateur, originaire du Liban, diplômé du Conservatoire de Beyrouth, enseigne au Conservatoire de Louvain-la-Neuve. Sa formation musicale lui a permis de développer une méthode combinant la mélodie orientale et l'harmonisation occidentale. « Ce mélange permet d'apporter une richesse, si on l'utilise correctement » précise-t-il. Pour lui, il ne s'agit pas simplement de « faire de la musique », mais d'utiliser la musique comme outil d'échange, de solidarité, de rencontre entre les différentes cultures, donc entre les gens.

Cette harmonie multiculturelle permet de toucher un public plus large, néophyte ou non, jeune ou plus âgé, auquel elle donne l'occasion de s'exprimer à travers un projet musical commun. Pour Marwan Zoueini, les ateliers proposés par *Musique Plurielle* sont un « laboratoire interculturel ». Il ne s'agit pas d'un mixage des cultures mais d'un travail commun, reliant différentes langues, différents styles. Et pourquoi ne pas aller jusqu'à créer une nouvelle musique par le mélange des cultures musicales de chacun ?

Musique Plurielle propose donc des ateliers, formations et cours pour les amateurs mais également pour des personnes plus avancées dans l'apprentissage musical. Ils sont destinés à des publics très diversifiés, rencontrés dans les quartiers, les cours d'alphabétisation, les associations de femmes, les écoles, les institutions pour jeunes handicapés..., des lieux de vie, de rencontre où il est possible de mettre en valeur la richesse de la diversité musicale. Après une initiation au rythme et au chant, chacun amène un peu de lui-même puisque ce sont les élèves qui fournissent la matière première, apportant les rythmes et chansons de leur pays d'origine. Ceux-ci sont repris par tous, en phonétique. Le groupe chante le refrain, tandis que ceux qui pratiquent un instrument jouent la mélodie transcrite

pour eux. Ils apprennent ainsi à mieux se connaître, à trouver ou retrouver leur identité, à aller l'un vers l'autre. À la fin de la formation, les cours se clôturent par la création d'un spectacle où, encadré par des musiciens professionnels, ils font montre de leur savoir-faire et leurs acquis.

En 2006, *Musique Plurielle* a touché plus de 1200 personnes, enfants, jeunes issus de milieux défavorisés, ainsi que des adultes. Tous ont participé aux différentes phases du projet. Vu la demande croissante, l'association souhaite continuer son combat et envisage de créer un institut de musique interculturelle afin d'offrir un plus large éventail de cours.

Séverine Monniez

Infos : www.marwanzoueini.com



Vincenzo Chiavetta, Altina et Zennetije, La Louvière, 2006.

CÔTÉ « IMAGES » - SANS PAPIERS

Centres d'accueil, rafles de l'Office des étrangers, centres fermés. Être réfugié, est-ce un crime ? Les « sans papiers » n'en peuvent plus d'attendre une régularisation problématique...

Deux étudiants en photographie sont allés à leur rencontre lorsqu'ils ont commencé à occuper des églises : Saint-Boniface à Ixelles, Saint-Christophe à Charleroi... Quand le mouvement s'est étendu à l'église Saint-Joseph de La Louvière, près de leur école, les Arts et Métiers, deux de leurs professeurs les ont rejoints. Quatre photographes, donc, sans être vraiment un collectif.

Du reportage (pas de photos volées) et, dans la lumière des vitraux, de vrais portraits. Ces images, qui révèlent la qualité des rencontres, ont fait l'objet d'une exposition dans l'église, en mai 2006. Avec un vrai vernissage, juste après la messe. C'est bon pour le moral !

Sans papiers, images de Philippe Coumans, Salvatore Salamone, Vincenzo Chiavetta et Véronique Vercheval.

N.B. : rappelons que les images publiées sont autonomes et sans rapport avec les textes.